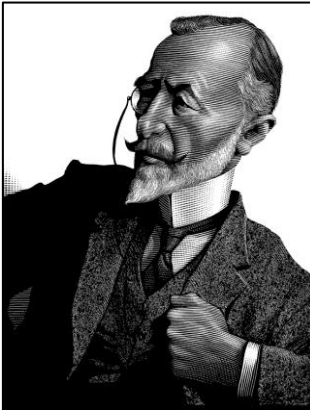


Au cœur des ténèbres, à la découverte du mal pour mieux me découvrir



Conrad, Mark Summers, 2011

Une longue nouvelle qui clôt le 19^e siècle, de la plume d'un voyageur maritime qui pose sur les contrées qui s'offrent à lui un regard semi-moderne. *Au cœur des ténèbres* (titre original : *Heart of darkness*), l'œuvre de Conrad, est un écrit énigmatique, mystérieux, le genre de ceux desquels on ressort sans être persuadé d'avoir tout compris, non seulement du message de l'auteur, mais aussi des motifs de son écriture. Dans sa préface au *Nègre de Narcisse*, qui décrit une humanité stagnante dans laquelle chacun s'attelle à sa tâche, il tient ces mots : « *Ma tâche est avant tout de vous faire voir* ». L'homme d'expérience, qui navigua le long du fleuve Congo, « *fascinant, mortel, comme un serpent* », dans les années 1890,

rapporte les réminiscences d'un voyage unique en son genre, desquelles une flopée d'artistes vont s'inspirer, à des fins littéraires (par ex. *Voyage au bout de la nuit*, L.-F. Céline – remarquons à ce propos la proximité sémantique de ce titre avec celui de Conrad), musicales (Stéphane Michaka avec l'Orchestre National de France – travail musical que j'aborderai vivement au terme de ce compte-rendu), ou cinématographiques (par ex. *Apocalypse Now*, de Francis Coppola).

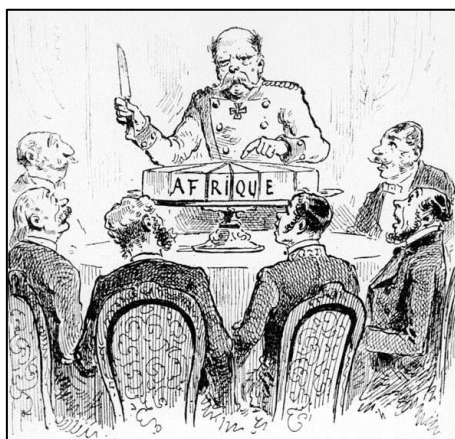
L'approche de la morale et du totalitarisme

Marlow, l'homme bon, l'homme européen rempli d'idéaux moraux, fait bonne figure en contraste avec Kurz, l'homme de tous les vils succès. Lors de ma lecture, j'ai considéré ces deux figures comme profondément antagonistes, mais paradoxalement complémentaires. Kurz qui n'a



Tintin au Congo, Hergé, 1931

l'air de se nourrir, dans le fin fond de la jungle, aux tréfonds de la nature, que d'un statut égotique et narcissique, ne cesse pourtant d'être au centre de toutes les attentions. Tout le monde parle de lui, tout le monde a son nom pendu à ses lèvres, tout le monde pense à lui, et Marlow se prête au jeu également. Ce dernier idéalise le moment de sa rencontre avec l'homme dont tout le monde vante les mérites. Kurz, qui jouit d'un mythe qui l'encense, profite de son statut d'homme blanc « civilisé » pour « exterminer toutes ces brutes » et par la même occasion s'enrichir grâce au suintement de la sueur et du sang. On lui voue un



Caricature de Bismarck coupant des parts d'Afrique aux puissances européennes lors de la conférence de Berlin. (©AKG)

culte, il se dresse aux côtés des dieux, à l'ego surdimensionné, il est vénéré, idolâtré, bouffé par la conquête de la Terre, ne vivant plus que pour cela. Marlow se retrouve obsédé par cet individu, pas plus parce qu'il se demande par quel enchantement une prouesse commerciale pareille concernant la collecte d'ivoire est possible que parce qu'il commence sérieusement à se retrouver dans cet individu, par une sorte d'obsession que seuls nos propres fantômes peuvent nous inspirer.

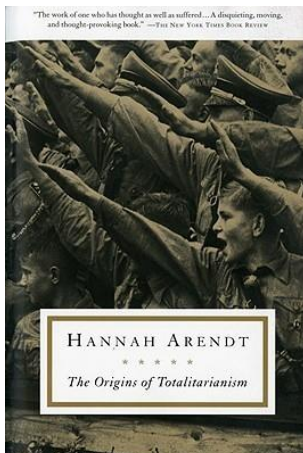


Congo's Holocaust, Khalil sur Bendib Cartoon

L'homme naît sinon mauvais, du moins porteur du Mal, un Mal qui ne demande qu'à éclore. Et Kurz, cet "homme remarquable" sur tant de plans, l'a fait éclore de façon magnifique.

À tel point que, en dépit de la répulsion que lui inspire le personnage, Marlow continue à l'admirer.

Dès lors, une question se dessine : l'homme, une fois à l'écart du monde policé par des exigences morales propres à l'état de droit, à sa mère patrie, s'adonnerait-il plus ouvertement à ses fantasmes mégalomaniaques, animé par un sadisme pathologique ? La morale possède-t-elle donc des frontières ? Bossuet (17^e siècle), excédé, aurait pu apporter quelques mots péremptoirs, et servir de bouclier érudit : « *J'ai le droit de vous persécuter car j'ai raison et vous avez tort.* » ; cela est sans rappeler la tristement célèbre phrase empruntée à tort au théoricien du Maître et de l'Esclave : « *Arbeit macht frei* ».



H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, 1951

Hannah Arendt décrit, dans « *Les origines du totalitarisme* » (1951), l'impérialisme colonial comme « émanant de puissances qui ont fait des conquêtes sans vouloir exporter leurs lois et leurs coutumes dans les régions conquises – voire en appliquant des lois qui seraient jugées inacceptables sur leur propre sol ». C'est le premier coup porté à l'État-nation et à la démocratie, les premières graines du totalitarisme. Arendt démontre également que la pensée raciale et la bureaucratie, deux piliers du totalitarisme, ont été construites pour servir l'expansion impérialiste. Il va sans dire que Marlow se retrouve devant le mirage total de la vie lorsqu'il découvre la véritable nature de Kurz, un homme en qui il plaçait

ces naïves espérances, un imposteur qui abuse de son droit de vie et de mort sur ce qu'il appelle « la bête noire ».

« Per me si va ne la città dolente,
per me si va ne l'eterno dolore,
per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse il mio alto fattore:
fecemi la divina potestate,
la somma sapienza e 'l primo amore.
Dinanzi a me non fuor cose create
se non eterne, e io eterno duro.

Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate »
Dante, *L'enfer*, chant III, ligne 1-9



La carte de L'enfer, Sandro Botticelli, 1496

« Par moi on va dans la cité dolente,
par moi on va dans l'éternelle douleur,
par moi on va parmi la gent perdue.
Justice a mû mon sublime artisan,
puissance divine m'a faite,
et la haute sagesse et le premier amour.
Avant moi rien n'a jamais été créé
qui ne soit éternel, et moi je dure éternellement.

Vous qui entrez laissez toute espérance. »
Dante, *L'enfer*, chant III, ligne 1-9

L'absurdité de l'homme sonne le glas et fait écho en Marlow, à l'effigie de cette scène où, à l'approche des terres verdoyantes de la côte, un navire fait feu sur l'inoffensive nature, sur une brousse établie là depuis toujours, pour des motifs qui dépassent l'entendement de la raison. Certains passages font ainsi penser à une scène beckettienne, dans toute sa dénonciation des pratiques humaines. L'homme est absurde, sa vie n'a pas de sens. Tels sont les conclusions partagées par Conrad-Marlow à l'égard du colonialisme : inhumain, insensé, cruel. L'homme cultive les incongruités, desquelles naît la grotesque, et avec lui l'absurde. Conrad a lui-même désigné ce qui faisait dans tous les sens du mot le fond de sa vie et de sa création : « la solitude sans échos », d'où il a tiré son œuvre.

« Je ne sais pas où je suis, je ne le saurai
jamais, dans le silence on ne peut savoir,
on doit juste avancer. »

Samuel Beckett, *L'innommable*, 1953.

Une question analogue voit ici tout son sens : l'enfer est-il un espace auquel on se livre pour délivrer celui qui vit en nous ? Les ténèbres ont-ils la faculté d'infecter le cœur de ceux qui le traversent ? Ou portons-nous ce germe depuis toujours et à jamais en nous ? L'homme est-il donc cette brute qui, loin de toute morale socialement instaurée et imposée, peut se permettre de s'adonner à des pratiques inhumaines ? Ce morne pèlerinage que mène Marlow parmi des lambeaux de cauchemar, cette remontée du fleuve, c'était comme voyager à rebours vers les premiers commencements du monde, au temps où la végétation affolait la terre, où les grands arbres étaient rois. C'est comme partir à la découverte de l'essence de l'homme, à son état primitif, à l'écoute de ses besoins propres, meurtri par l'égoïsme et le manque d'empathie, pas plus digne qu'un bonobo sur le plan moral. C'est remonter petit à petit, étape par étape, par d'indicibles mouvements, par d'invisibles changements, les cercles de l'enfer dantesque.

« La vie ne nous connaît pas et nous ne connaissons pas la vie – nous ne connaissons même pas nos propres pensées. La moitié des mots dont nous nous servons n'ont aucun sens, et de l'autre moitié chaque homme comprend chaque mot à la façon de sa folie et de sa vanité. »

Conrad, 14 janvier 1898.

L'homme est un loup pour l'homme, un être mauvais et pervers, porté à réaliser ses intérêts au détriment des autres, et attendant de ces derniers qu'ils le vénèrent de toutes leurs forces. Implacable réalité que nous dégoupille Conrad, mais nécessaire réalité. Toutefois, une solution paraît envisageable, la solution de la procrastination par l'illusion, celle qu'adoptera Marlow. Se cacher des flammes de l'homme, de peur de s'y précipiter, par je ne sais quelle crainte d'éveiller ses ténèbres propres, par je ne sais quelle crainte de continuer à vivre ce spectacle insupportable, si bien sûr il en est encore temps ...

La rassurante illusion ou la violente réalité ?

Le récit se termine lors du retour de Marlow en Europe, alors qu'il ne rencontre la fiancée de Kurz. La pureté de la femme ne doit être souillée par la sombre vérité. Marlow choisit ainsi de lui épargner les ténèbres en la laissant à ses illusions. « Horreur, horreur » sont les dernières paroles de Kurz. Pour la fiancée éplorée, Marlow mentira en affirmant qu'il n'a fait que prononcer son nom avant de mourir. Il serait par conséquent préférable de vivre dans l'illusion d'une humanité radieuse.

La question que l'on est tous portés à se poser est de savoir s'il a bien agi en lui exposant ce mensonge. Chacun ira de ses propres spéculations, de ses propres interprétations. Est-il préférable de vivre dans l'illusion pour se rassurer mutuellement ? La vérité est-elle un obstacle au bonheur ? Détourner la réalité améliorerait le monde ? Accepterais-je qu'on détourne la vérité pour mon bien ? D'autres sont-ils capables de percevoir ce qui serait préférable pour moi de savoir, pour mon bonheur ? Autant de questions au caractère philosophique que nous lance Conrad en pleine figure.

« Tous les hommes désirent être heureux. Cela est sans exception » dit Pascal dans les *Pensées*. Ce qui rend cette accession au bonheur plus hésitante, c'est la vérité.

Ce que traduit fortement ce refus de la vérité dans l'œuvre de Conrad est le désir et le besoin de croire encore en l'homme. Ainsi, lorsque tous ceux que Marlow rencontre durant son périple vers le cœur de la jungle encensent Kurz, ils nourrissent l'illusion d'un homme bon, peut-être par souci de profit, par manque de considération rationnelle, par mimétisme, par jalousie.

Au cœur des ténèbres, Joseph Conrad – compte-rendu par Cédric Lallemand

Qu'importe, tous ont l'air de se rassurer sur la nature de cet individu que personne ne voit réellement, comme par peur de reconnaître les penchants ténébreux du cœur humain, ce qui les affligerait également, en tant qu'hommes. L'homme possède en lui une part sombre qui, à n'importe quel moment, pourrait jaillir et parsemer le mal autour de lui.

Quand un de mes semblables perpétue un crime, aussi effroyable soit-il, j'ai d'abord mal à mon humanité. Ce 7 janvier, aux alentours de la mi-journée, l'incompréhension des événements dramatiques qui ont touché Charlie Hebdo et avec lui la liberté d'expression se sont rapidement mus en une honte, celle d'apprendre, comme tous les jours, que mes semblables commettent des crimes en outrepassant toute rationalité, toute compassion, toute empathie. On ne peut taire l'atrocité des faits, la barbarie du crime, la vulnérabilité de l'homme, victime comme bourreau. Pourtant, la majorité des gens croient encore en l'homme, vivent dans l'illusion d'un homme bon, hors de tout travers. En quoi croire ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Oui, je crois aux valeurs de nos démocraties occidentales, du moins je vis dans l'illusion d'une démocratie exemplaire, car elle n'est pas exempte de tout reproche. Oui, je suis un optimiste qui pense que l'homme est un peu comme un élève auquel il convient d'apporter des réponses, de l'espoir, un sens à son existence, loin de toute doctrine persécutrice qui réveillerait ses sombres passions enfouies. Oui, j'alloue un sens important à l'éducation, comme obstacle aux idéologies, comme rempart contre les doctrines, comme révolte contre les groupuscules obscurantistes.

Pour Kurz, « les mensonges portent en eux la souillure de la mort ». Les atrocités qu'il a faites sont de trop. Il a perdu son âme au cœur des ténèbres, il n'en ressortira pas, prisonnier de l'obscurantisme.

L'adaptation libre de l'œuvre du Conrad par Stéphane Michaka, accompagné par l'Orchestre National de France

Dans sa préface au *Nègre du Narcisse*, Conrad évoque la magie suggestive de la musique, dans laquelle il voit « le plus grand des arts ». Avec le compositeur Didier Benetti et le réalisateur Cédric Aussir, Stéphane Michaka a creusé des brèches dans le récit de Marlow pour que la musique fasse entendre ce que le roman ne dit pas. Récit d'aventures, mélodrame, film noir ... *Au cœur des ténèbres* est un périple à travers les genres. Autant dire : une partition rêvée pour l'Orchestre National de France, qui accompagne en direct les comédiens et nous entraîne vers l'indicible, l'innommable – tout ce que la musique traduit bien mieux que les mots.

Au cœur des ténèbres, France Culture, URL : <http://www.franceculture.fr/emission-fictions-droles-de-drames-au-coeur-des-tenebres-2014-06-21>, page consultée le 10/01/15.

Il m'arrive de temps à autre d'écouter la lecture d'un livre par un professionnel voire par un amateur doué. Ceci me permet d'écouter attentivement le roman où que je sois, surtout dans les transports en commun. Parfois, des sons réalistes sont ajoutés à la séance de lecture afin de rendre l'histoire plus vivante et plus réelle encore. Le fait d'avoir le livre sous mes yeux et la lecture dans mes oreilles redouble ma concentration et facilite considérablement la décantation des informations, me permettant ainsi de lire sans trop me fatiguer les yeux ou me fatiguer tout court. En outre, elle permet de lire bien plus rapidement et de ne plus perdre le fil de la lecture. J'ai déjà informé certains amis de cette technique de lecture et la plupart m'ont fait part de leur surprise. Tous les récits ne s'y prêtent guère pas, mais qu'importe !

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, l'autre jour, j'ai découvert, sur le net, le projet fou de trois personnes qui mettent en scène des adaptations libres de divers écrits.

Au cœur des ténèbres, Joseph Conrad – compte-rendu par Cédric Lallemand

« France Culture (service des Fictions) et la Direction de la Musique de Radio France se sont rapprochées ces dernières années pour imaginer des projets communs. Ainsi nous avons imaginé avec l'Orchestre National de France une série de fictions adaptées de classiques de la littérature et conçues comme des « concerts/fictions ». Une équipe de création a été constituée avec un réalisateur, Cédric Aussir, un adaptateur, Stéphane Michaka, et un compositeur qui est aussi le chef d'orchestre de ces enregistrements, Didier Benetti. Tous trois ont travaillé ensemble pour des créations taillées sur mesure : un texte adapté pour des comédiens, une musique originale composée pour un orchestre et la réalisation d'une fiction qui réunit sur un plateau L'Orchestre National de France, des comédiens et des bruiteurs pour une création originale. »

France Culture, URL : <http://www.franceculture.fr/blog-au-fil-des-ondes-2014-12-22-alice-et-merveilles-un-concert-fiction-france-culture>, page consultée le 10/01/15.



Didier Benetti à la direction de l'Orchestre National de France et des comédiens pour le Concert Fictions Dracula. (© France Culture)

Le produit de ce projet mérite d'être entendu. L'adaptation du *Cœur des ténèbres* dure une soixantaine de minutes et est disponible à cette adresse : <http://urlz.fr/1hTZ>.

La musique a cette particularité de libérer des émotions. La force des mots alliée à la douce et détonante mélodie produit un effet impressionnant. Si à ceci l'un ou l'autre n'est pas sensible, ce ne sera pas faute de s'y être prêté.

Que retenir de cette œuvre ?

À la fermeture d'un roman tel que celui-ci, plus d'un aurait admiré la beauté des tams-tams percutants de l'encre de l'auteur, les détails éloquentes de l'environnement de Marlow, les absurdités criantes des hommes d'autrefois. Toute œuvre porte en elle les fragments de vie de son créateur, des fragments forgés et reforgés au fil de son expérience. Par conséquent, l'œuvre d'un auteur est une trace du passé, un témoignage, un message. Le plus beau respect que l'on puisse porter à un écrivain est d'intérioriser ses idées, d'agir avec la conviction d'être mû par des expériences passées. Aujourd'hui, tout autant qu'autrefois, le message de Conrad fait résonner l'histoire.

Comment porter honneur à Conrad ? En comprenant son message, en l'adaptant à notre époque.

Kurz, l'homme aux allures soi-disant irréprochables est rongé par une mégalomanie gangréneuse. Aujourd'hui, autant qu'autrefois, nous tentons tous de nous aveugler nous-même quant aux réelles conséquences de nos actes.

Un pull acheté 5 euros porte la couleur du sang de milliers, de millions d'hommes et de femmes persécutés par des « Kurz » mégalomane et schizophréniques (qui se convainquent outrageusement qu'ils sont irresponsables, rejetant la faute sur les autres, alors qu'ils savent pertinemment qu'ils le sont). Nous le savons, nous continuons à remplir leurs poches en achetant à leurs enseignes. Lequel possède le moins de scrupule ? Kurz ou nous-mêmes ? Ne sommes-nous pas tous les producteurs de la souffrance ?



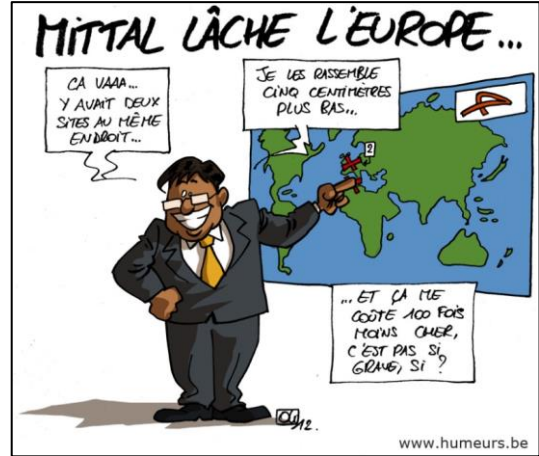
PIET, Caricactus (internet), 23/08/2013



BOX, Paru dans « Fakir », juin 2013

Le leader, dépourvu de l'appui des autres, de la désinvolture des masses et de la sacralisation de son image, se retrouverait impuissant. Qu'attendons-nous ? L'homme est-il aussi Kurz, en manque d'empathie, se targuant de valeurs pour se donner une bonne figure à la mode ?

Des multinationales qui vendent du rêve aux ouvriers locaux, qui les considèrent parfois comme du bétail, en les éjectant à tout azimut. Nous le savons, nous continuons à remplir leurs poches en cadeaux fiscaux ou je ne sais quelle autre supercherie politique. Lequel possède le moins de scrupule ? Kurz ou nous-mêmes ?



OLI, www.humeurs.be, 2012



OLI, www.humeurs.be, 2012